

PAR : JULIEN BÉCOURT  
 PHOTO : ZOMBIE © PHILIPPE LEBRUMAN

# KRAUT'S NOT DEAD!

**Assaisonnée à toutes les sauces, la *kosmische musik* des années 70 déchaîne à nouveau les passions. Effet de mode passager ou authentique renaissance ? Rappel des faits parce qu'il faut bien remettre les pendules à l'heure...**

➡ Lorsque les sixties touchent à leur fin, la plupart des groupes européens se contentent de cloner les icônes de la *beat music* sans grande imagination. Face à cet impérialisme pop anglo-saxon teinté de lymphatisme hippie, l'Allemagne contre-attaque et génère une nouvelle vague musicale, inspirée aussi bien par les gourous de l'avant-garde (Stockhausen, Terry Riley, Steve Reich, Sun Ra, Fluxus...) que par la frange la plus excentrique du rock (Monks, Zappa, Velvet, Hendrix, Pink Floyd...). Le Krautrock, littéralement « rock-choucroute », est né.

## ZODIAK CLUB

En 1969, cette scène marginale se cristallise autour du Zodiac Club, un ancien café-théâtre situé dans une cave de Berlin-ouest où les flippers côtoient les synthétiseurs analogiques. Même si Dusseldorf, Hambourg ou Munich ne sont pas en reste, ce club underground devient un lieu de passage obligé pour l'avant-garde et son parterre de branleurs illuminés. Des groupes comme Ash Ra Tempel, Amon Düül ou Agitation Free y font leur première apparition scénique, sous l'œil

avisé de ses fondateurs Hans Joachim Roedelius, Boris Schaak et Conrad Schnitzler. Ce dernier fonde ses premiers putsch électro-niques avec Roedelius sous le nom de Kluster, avant de rejoindre sa suzeraineté psychédélique Tangerine Dream. Plus enclin à la mélodie, Roedelius poursuit l'odyssée Cluster en duo avec Moebius, et aboutit avec l'album *Zuckerzeit* à la symbiose parfaite entre mignardise pastorale et blues machinique. Elaborées notamment à l'aide de synthétiseurs analogiques poussés jusque dans leurs derniers retranchements, ces expériences sonores nichées dans les interstices de la pop se heurtent pourtant à la perplexité des médias dominants et décontenance le grand public, allergique à une telle radicalité. « *Le nouvel idéalisme berlinois rejetait la mesquinerie capitaliste qui engraisait la majorité des groupes américains et anglais* », dit Julian Cope dans son *Petit guide d'initiation à la grande kosmische musik*. « *Les musiciens se contentaient de presque rien pour vivre, puisque c'était la seule façon de pouvoir jouer sans avoir des flics sur le dos* ». Cette



**« Turzi, Fujiya & Miyagi et The Orichalc Phase courent après les fantômes de Neu! »**

musique entêtante, ancrée dans l'histoire du bloc allemand, allait engendrer contre toute attente une véritable révolution sonore.

## BIENTÔT L'AUTOROUTE

Plusieurs tendances se dessinent au fil des années : bruiteur et austère (Kluster, Faust, Asmus Tietjens, Conrad Schnitzler), répétitive et hypnotique (Kraftwerk, Can, Cluster, Neu!, La Dusseldorf), ambiante et contemplative (Tangerine Dream,

Ash Ra Tempel, Popol Vuh) ou acide et psychédélique (Amon Düül I & II, Cosmic Jokers, Embryo, Agitation Free). Le point commun entre tous ces groupes n'est pas tant le style que l'intention. Au delà des préoccupations strictement musicales, ces communautés nomades développent un projet de vie ancré dans un humanisme profond et une conscience artistique de haute volée, laissant place aux fantasmes d'un monde séculaire, d'un Eldorado atteignable par le pouvoir de l'imagination. Car ce trip cosmique est aussi une manière d'exorciser les affres de la guerre et la lourde hérité de l'holocauste. Profondément marqué par le bruit des bombardements perçu dans son enfance, Conrad Schnitzler n'aura de cesse d'explorer cette part d'inconscient refoulé à travers une discographie pléthorique, dont l'hermétisme posera les bases de la musique industrielle. Roedelius con-



naît lui aussi les vicissitudes de l'après-guerre. Désertant l'armée, il fait plusieurs années de prison avant de se réfugier en RFA où il enchaîne toutes sortes de jobs. Ce qui ne l'empêchera pas de jalonner sa route de joyaux électroniques, s'adjoignant ponctuellement la complicité de Brian Eno. La musique a beau être apaisée, elle n'a rien de baba-cool pour autant. « *Si leurs idées libertaires pouvaient les rapprocher des mouvements hippies US, il ne faut surtout pas les confondre malgré leurs cheveux longs et leurs combis Volkswagen !* », soutient Julien Perrin, auteur d'un documentaire sur le krautrock. « *Pour eux, chacun doit prendre ses responsabilités, accepter ou non d'adhérer à la musique, faire un choix. L'esprit Woodstock est très loin...* ». Dans son délire païen, Le Krautrock annonce surtout la déferlante punk, à coup d'agit-prop poétique à mi-chemin entre les situs et l'art conceptuel. Avec une ironie latente, cette musique ensorcelante entend bien donner un grand coup de pied dans la fourmière capitaliste. La prospérité économique et l'industrialisation galopante de l'Europe se répercutent dans la musique de Neu! ou de Kraftwerk, qui signe avec *Autobahn* le premier tube krautrock international, en 1974. Cette *Motorik Musik*, comme on la définit alors, sonne le glas du rock à papa pour se focaliser sur des structures répétitives basées sur des rythmiques tourbillonnantes, anticipant la techno et ses avatars jusque dans la culture de l'anonymat, à laquelle The Residents ou Daft Punk doivent un pesant de saucisses Herta.

## INDEKRAUTABLE

Dans les années 90, impossible d'y couper ; avec l'avènement du *homecomputer*, c'est au tour de la pé-ninsule electronica / post-rock de revendiquer sa choucroutophilie. L'histoire aurait pu s'arrêter là. Mais voilà que déboule une nouvelle armada de groupes shootés aux synthèses *vintage*, victimes du syndrome rétro-futuriste, y compris dans le graphisme ultra-chiadé des pochettes : Turzi, Fujiya & Miyagi et The Orichalc Phase courent après les fantômes de Neu! et La Düsseldorf, au point de friser le plagiat ; Delia Gonzales

& Gavin Russom, à l'instar du duo parisien Zombie, naviguent entre Goblin et Klaus Schulze ; The Black Neon et Orval Carlos Sibelius s'emparent des envolées aériennes de Cluster et d'Harmonia. Le tableau ne serait pas complet sans les pos-sédés de Sunburned Hand Of The Man, le *synthetic protest band* Excepter ou le collectif free-folk No Neck Blues Band qui se targue d'un album improvisé avec les vétérans Embryo. Par ailleurs, la mode des *edits* a conquis les activistes du Dirty Sound System qui ont dernièrement édité en quantité limitée des classiques de Can et Amon Düül, remis au goût du jour par le Dj-producteur Pilooski. Ce *revival* ne doit pas pour autant faire oublier qu'en dépit d'une notoriété restreinte, la plupart des artistes phares du Krautrock poursuivent leur carrière à l'ombre du topage médiatique, mais avec une indékrautable pugnacité. Le label indé Grönland vient ainsi d'éditer un indispensable coffret retraçant le parcours de Hans-Joachim Roedelius ; Rother et Möbius sortent chacun un nouvel album ; Faust enchaîne les concerts tandis que son leader, l'expatrié Jean-Hervé Péron, rassemble ses ouailles dans un festival crânement baptisé « Avantgarde ». Plus de trente ans plus tard, la *Motorik Musik* continue de retentir dans les clubs caveaux et ses modulations sans fin agissent toujours comme un sérum de vérité. ☘

## LE KRAUTROCK POUR LES NULS

- Roedelius - *Works 1968-2005* (Grönland)
- Möbius - *Nurton* (Scratch)
- Michael Rother - *Remember (The Great Adventure)* (Random Records)
- The Black Neon - *Arts & Crafts* (Memphis Industries / Cooperative Music)
- Fujiya/Miyagi - *Transparent Things* (Tirk)
- The Orichalc Phase - *Respond In Silence EP* (DC Recordings)
- Turzi - *Made Under Authority* (Record Makers)
- Zombie - *s / t* (Boom Boom Tchak Records / Versatile)
- Orval Carlos Sibelius - *s / t* (Clapping Music)
- Embryo/NNCK - *s / t* (Staubgold)
- Excepter - *Alternation* (5rc)
- Delia Gonzalez & Gavin Russom - *The Days Of Mars* (DFA)

# A QUI LES TOURS ?

Cinq ans après les attentats, Hollywood livre ses premiers films sur le 11-Septembre, traité non plus comme symptôme ou effet, mais comme pur événement. Verdict ?

PAR JEAN-PHILIPPE TESSÉ

➔ Après un moratoire de cinq ans, comment repasser sur / après les images du 11-Septembre, les plus vues et les plus commentées de l'ère moderne ? A ma gauche, *Vol 93* de l'Anglais Paul Greengrass, qui reconstitue techniquement les événements. A ma droite, bien à ma droite, *World Trade Center* d'Oliver Stone, sur deux policiers coincés sous les tours. Tous deux mettent en scène des personnages bien réels, Greengrass sans les nommer, Stone en insistant au contraire sur leur biographie : *meet the parents, the wife, the kids*, toute la famille adorée. Des deux, le plus surprenant demeure étonnement *World Trade Center*. 1) Le responsable de cette purge s'appelle Oliver Stone qui, à défaut d'être un bon cinéaste, s'est autoproclamé poil à gratter officiel des Etats-Unis. Stone, qui semble avoir remis son costume d'agitateur au vestiaire pour sortir celui d'un cul-bénit droit dans ses bottes ayant révisé son petit Bush illustré. Dans *WTC*, on note ainsi un caméo clownesque de Jésus *himself* en porteur d'eau irradié, et cette phrase : « *il va falloir de bons soldats pour venger ça* ». Surtout, Stone se concentre exclusivement sur la consolation. Etreintes, larmes, embrassades, solidarité de salle d'attente d'hôpital, le film n'est que ça : commémoration et amour. Aux larmes, citoyens. 2) Curieusement, il n'y a pas, dans *WTC*, d'acte d'héroïsme pur et dur. Les deux cops coincés, s'ils sont fêtés en héros à la fin du film, n'ont le temps de rien accomplir avant de, littéralement, mordre la poussière. Le seul acte héroïque, insensé, est le fait d'un illuminé (Michael Shannon) qui entend la voix du Tout-Puissant lui ordonner d'enfiler ses rangers et d'aller à Ground

Zero. *Vol 93* est un honnête documentaire où Greengrass prend soin d'éviter tous les poncifs du film catastrophe (personnages tout mimi, dialogues nouilles) pour se concentrer sur le sujet ultra-contemporain de la faillite des protocoles : le meilleur du film est dans ces moments où la gestion du trafic aérien est complètement débordée par l'énormité de l'attentat. Les héros du *vol 93*, qui en attaquant les pirates de l'air les ont empêchés de mener leur mission à bien, sont complètement anonymes, simples mortels dépersonnalisés. On a pu dire que les rendre à l'anonymat, c'était les tuer une seconde fois. Non : le film de Greengrass a simplement le nez dans l'événement, dans sa pure factuelité, c'est leur surdétermination en tant que personnages qui eut été abjecte. L'univocité de l'héroïsme, aussi carnavalesque que fondamentale outre-Atlantique, vole bizarrement en éclat dans ces deux films. Héros sans histoire chez Greengrass, héros de kermesse milicienne chez Stone. Ce personnage de bidasse en folie, dans *WTC*, d'où sort-il ? Vous le connaîtrez bientôt, dès février 2007, avec la sortie de *Bug* de William Friedkin. Quel rapport ? *Bug*, c'est la suite de *WTC* : un film où un ex Marine, interprété encore par un Michael Shannon halluciné, sombre dans la paranoïa, persuadé que l'armée américaine a implanté dans son corps une colonie d'insectes. Va-t-en guerre dans *WTC*, Michael Shannon en est revenu dans *Bug* avec une migraine carabinée. ☘

## WORLD TRADE CENTER

d'Oliver Stone

En salles le 20.09.06

## VOL 93

de Paul Greengrass

En salles depuis le 12.07.06